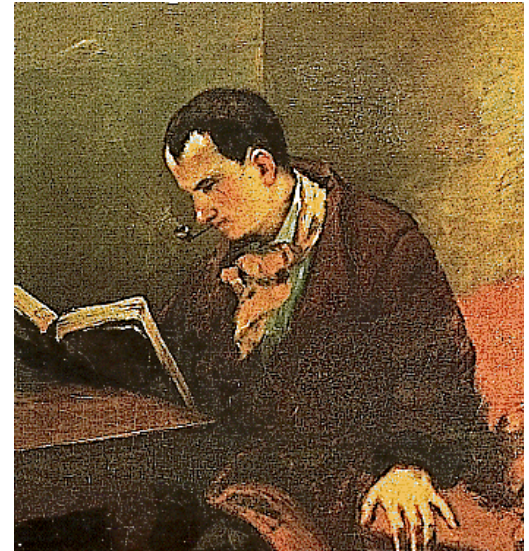


Charles BAUDELAIRE (1821 – 1867)

Le petit Charles, âgé de six ans, ne pardonnera jamais à sa mère, veuve, de s'être remariée au commandant Aupick, le privant de l'innocent paradis de l'enfance : « *Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage* » Il grandit en pension avec de « lourdes mélancolies », mène au quartier latin la vie scandaleuse de la Bohème littéraire avant de dilapider son héritage dans l'existence dorée du dandysme, signe pour lui de la « supériorité aristocratique de son esprit ». L'abus de l'opium mettra fin à une vie dissipée où le cœur oscille entre l'adoration quasi mystique qu'il voue à la belle Mme Sabatier et, durant vingt-trois ans, la passion dégradante pour une mulâtresse, Jeanne Duval ou « la Vénus noire. »

Le Baudelaire critique d'art et traducteur des contes d'Edgar Allan Poe est aujourd'hui moins connu que le Baudelaire poète, « *étranger* » **parmi les hommes, solitaire, maudit** surtout, mais « prince des nuées » quand même : « *Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance Comme un divin remède à nos impuretés.* » La poésie permettrait de pénétrer dans le domaine mystérieux des correspondances entre le matériel et le spirituel, de transfigurer la pesante réalité de l'ici et du maintenant et de nous révéler, en autant de « frissons nouveaux » le monde supérieur de la Beauté



*Tu le connais,
lecteur, ce
monstre
délicat,*

*Hypocrite
lecteur, - mon
semblable, -
mon frère !*

Gustave Courbet, *Le Sommeil*, 1866, Musée d'Orsay, Paris.

L'Histoire littéraire

- *Les Fleurs du Mal* sortent le 25 juin 1857 et valent aussitôt à Baudelaire un article indigné dans *Le Figaro* : « Ce livre est un hôpital ouvert à toutes les - - - - - de l'esprit, à toutes les - - - - - du cœur ; encore si c'était pour les guérir, mais elles sont incurables », écrit Eugène Bourdin.
- *Les Fleurs du Mal* sont alors condamnées par le procureur Ernest Pinard, connu pour avoir déjà attaqué six mois auparavant [] : « Donnez, en condamnant au moins certaines pièces du livre, un avertissement devenu nécessaire. » Ainsi x (?) poèmes sont interdits pour « offense à la morale publique et aux bonnes mœurs. »
- *Les Fleurs du Mal* sont publiées en 1861 avec plus de trente nouveaux poèmes, puis en 18 - - dans une édition intégrant les vers incriminés.

La Composition formelle

- *Les Fleurs du Mal* obéissent, selon l'expression de Barbey d'Aurevilly, à une « - - - - - secrète » qui rompt avec la tradition romantique où les poètes suivaient des étapes chronologiques.
- *Les Fleurs du Mal* se divisent ainsi en six sections de très inégale longueur :
 - 1) La 1^{ère} partie « - - - - - » (85 pièces) pose le problème du spleen (le mal moral) qui est la conséquence des aspirations vers l'Idéal que rien ici-bas ne peut contenter.
 - 2) La 2^{ème} partie « - - - - - » (18 pièces) est la 1^{ère} échappatoire à travers le spectacle de la ville de Paris, « fourmillante cité pleine de rêves » et la communion dans l'anonymat.
 - 3) La 3^{ème} partie « - - - - - » (5 pièces) ou les paradis artificiels comme 2^{ème} échappatoire.
 - 4) La 4^{ème} partie « - - - - - » (9 pièces) ou la luxure comme 3^{ème} échappatoire.
 - 5) La 5^{ème} partie « - - - - - » (3 pièces) ou la mystique noire comme 4^{ème} échappatoire.
 - 6) La 6^{ème} partie « - - - - - » (6 pièces) ou le grand voyage comme échappatoire ultime parce que peut-être qu'au « fond de l'Inconnu » on pourrait « trouver du nouveau ».
- *Les Fleurs du Mal* se lisent donc comme un voyage à travers l'Enfer et la déchéance de notre humanité avec l'espoir toujours déçu et toujours ardent en « l'Inconnu ».

Le Mode d'écriture : l'oxymore

- L'oxymore est une figure d' - - - - - fondée sur une apparente contradiction logique.
- L'oxymore se construit soit par l'attribution d'une épithète contrastive, soit par une alliance de mots comme dans le titre « les fleurs du mal » :
 - La « fleur » en poésie connote jusqu'ici ? - - - - -
 - Le « mal » renvoie à ? - - - - -
 - La préposition « du » instaure un rapport non seulement d'appartenance, mais d' - - - - - : ainsi la beauté est extraite de la misérable réalité comme une alchimie : « Tu m'as donné ta - - -, et j'en ai fait de l' - - ».
- L'oxymore sert à :
 - 1) Annuler la tension et la contradiction.
 - 2) Développer une vision double de la réalité : « Il y a dans tout - - - - -, à toute - - - - -, deux postulations - - - - -, l'une vers - - - - -, l'autre vers - - - - -. L'invocation vers - - - - ou spiritualité est un désir de monter en grade ; celle de - - - - ou animalité est une joie de descendre. »
 - 3) Montrer qu'on peut transcender les conflits et harmoniser les contraires.

Poème 1 – Femmes damnées

À la pâle clarté des lampes languissantes,
Sur de profonds coussins tout imprégnés d'odeur,
Hippolyte rêvait aux caresses puissantes
Qui levaient le rideau de sa jeune candeur.

Elle cherchait d'un œil troublé par la tempête
De sa naïveté le ciel déjà lointain,
Ainsi qu'un voyageur qui retourne la tête
Vers les horizons bleus dépassés le matin.

De ses yeux amortis les paresseuses larmes,
L'air brisé, la stupeur, la morne volupté,
Ses bras vaincus, jetés comme de vaines armes,
Tout servait, tout paraît sa fragile beauté.

Étendue à ses pieds, calme et pleine de joie,
Delphine la couvait avec des yeux ardents,
Comme un animal fort qui surveille une proie,
Après l'avoir d'abord marquée avec les dents.

Beauté forte à genoux devant la beauté frêle,
Superbe, elle humait voluptueusement
Le vin de son triomphe, et s'allongeait vers elle,
Comme pour recueillir un doux remerciement.

Elle cherchait dans l'œil de sa pâle victime
Le cantique muet que chante le plaisir,
Et cette gratitude infinie et sublime
Qui sort de la paupière ainsi qu'un long soupir.

-« Hippolyte, cher cœur, que dis-tu de ces choses ?
Comprends-tu maintenant qu'il ne faut pas offrir
L'holocauste sacré de tes premières roses
Aux souffles violents qui pourraient les flétrir ?

Mes baisers sont légers comme ces éphémères
Qui caressent le soir les grands lacs transparents,
Et ceux de ton amant creuseront leurs ornières
Comme des chariots ou des socs déchirants ;

Ils passeront sur toi comme un lourd attelage
De chevaux et de bœufs aux sabots sans pitié...
Hippolyte, ô ma sœur ! tourne donc ton visage,
Toi, mon âme et mon cœur, mon tout et ma moitié,

Tourne vers moi tes yeux pleins d'azur et d'étoiles
Pour un de ces regards charmants, baume divin,
Des plaisirs plus obscurs je lèverai les voiles
Et je t'endormirai dans un rêve sans fin ! »

Mais Hippolyte alors, levant sa jeune tête :
-« Je ne suis point ingrate et ne me repens pas,
Ma Delphine, je souffre et je suis inquiète,
Comme après un nocturne et terrible repas.

Je sens fondre sur moi de lourdes épouvantes
Et de noirs bataillons de fantômes épars,
Qui veulent me conduire en des routes mouvantes
Qu'un horizon sanglant ferme de toutes parts.

Avons-nous donc commis une action étrange ?
Explique, si tu peux, mon trouble et mon effroi :
Je frissonne de peur quand tu me dis : Mon ange !
Et cependant je sens ma bouche aller vers toi.

Ne me regarde pas ainsi, toi, ma pensée !
Toi que j'aime à jamais, ma sœur d'élection,
Quand même tu serais une embûche dressée
Et le commencement de ma perdition ! »

Delphine secouant sa crinière tragique,
Et comme trépignant sur le trépied de fer,
L'œil fatal, répondit d'une voix despotique :
-« Qui donc devant l'amour ose parler d'enfer ?

Maudit soit à jamais le rêveur inutile
Qui voulut le premier, dans sa stupidité,
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté !

Celui qui veut unir dans un accord mystique
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour,
Ne chauffera jamais son corps paralytique
À ce rouge soleil que l'on nomme l'amour !

Va, si tu veux, chercher un fiancé stupide ;
Cours offrir un cœur vierge à ses cruels baisers ;
Et, pleine de remords et d'horreur, et livide,
Tu me rapporteras tes seins stigmatisés...

On ne peut ici-bas contenter qu'un seul maître ! »

Poème 2 – À celle qui est trop gaie

Ta tête, ton geste, ton air
Sont beaux comme un beau paysage ;
Le rire joue en ton visage
Comme un vent frais dans un ciel clair.

Le passant chagrin que tu frôles
Est ébloui par la santé
Qui jaillit comme une clarté
De tes bras et de tes épaules.

Les retentissantes couleurs
Dont tu parsèmes tes toilettes
Jettent dans l'esprit des poètes
L'image d'un ballet de fleurs.

Ces robes folles sont l'emblème
De ton esprit bariolé ;
Folle dont je suis affolé,
Je te hais autant que je t'aime !

Quelquefois dans un beau jardin
Où je traînais mon atonie,
J'ai senti, comme une ironie,
Le soleil déchirer mon sein ;

Et le printemps et la verdure
Ont tant humilié mon cœur,
Que j'ai puni sur une fleur
L'insolence de la Nature.

Ainsi je voudrais, une nuit,
Quand l'heure des voluptés sonne,
Vers les trésors de ta personne,
Comme un lâche, ramper sans bruit,

Pour châtier ta chair joyeuse,
Pour meurtrir ton sein pardonné,
Et faire à ton flanc étonné
Une blessure large et creuse,

Et, vertigineuse douceur !
À travers ces lèvres nouvelles,
Plus éclatantes et plus belles,
T'infuser mon venin, ma sœur !

Poème 3 – Les Bijoux

La très-chère était nue, et, connaissant mon cœur,
Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores,
Dont le riche attirail lui donnait l'air vainqueur
Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves des Mores.

Quand il jette en dansant son bruit vif et moqueur,
Ce monde rayonnant de métal et de pierre
Me ravit en extase, et j'aime à la fureur
Les choses où le son se mêle à la lumière.

Elle était donc couchée et se laissait aimer,
Et du haut du divan elle souriait d'aise
À mon amour profond et doux comme la mer,
Qui vers elle montait comme vers sa falaise.

Les yeux fixés sur moi, comme un tigre dompté,
D'un air vague et rêveur elle essayait des poses,
Et la candeur unie à la lubricité
Donnait un charme neuf à ses métamorphoses ;

Et son bras et sa jambe, et sa cuisse et ses reins,
Polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne,
Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins ;
Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne,

S'avançaient, plus câlins que les Anges du mal,
Pour troubler le repos où mon âme était mise,
Et pour la déranger du rocher de cristal
Où, calme et solitaire, elle s'était assise.

Je croyais voir unis par un nouveau dessin
Les hanches de l'Antiope au buste d'un imberbe,
Tant sa taille faisait ressortir son bassin.
Sur ce teint fauve et brun le fard était superbe !

-Et la lampe s'était résignée à mourir,
Comme le foyer seul illuminait la chambre,
Chaque fois qu'il poussait un flamboyant soupir,
Il inondait de sang cette peau couleur d'ambre !

Poème 4 – Les Métamorphoses du vampire

La femme cependant, de sa bouche de fraise,
En se tordant ainsi qu'un serpent sur la braise,
Et pétrissant ses seins sur le fer de son busc,
Laisait couler ces mots tout imprégnés de musc :
-« Moi, j'ai la lèvre humide, et je sais la science
De perdre au fond d'un lit l'antique conscience.
Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants,
Et fais rire les vieux du rire des enfants.
Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles,
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles !
Je suis, mon cher savant, si docte aux voluptés,
Lorsque j'étouffe un homme en mes bras redoutés,
Ou lorsque j'abandonne aux morsures mon buste,
Timide et libertine, et fragile et robuste,
Que sur ces matelas qui se pâment d'émoi,
Les anges impuissants se damneraient pour moi ! »

Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle,
Et que languissamment je me tournai vers elle
Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus
Qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus !
Je fermai les deux yeux, dans ma froide épouvante,
Et quand je les rouvris à la clarté vivante,
À mes côtés, au lieu du mannequin puissant
Qui semblait avoir fait provision de sang,
Tremblaient confusément des débris de squelette,
Qui d'eux-mêmes rendaient le cri d'une girouette
Ou d'une enseigne, au bout d'une tringle de fer,
Que balance le vent pendant les nuits d'hiver.